

ÉDITORIAL

*Vide. Vide de soi. Vide de sens.
Vide d'amour. Vide de mémoire.
Mémoire vide.
Viduité ou vacuité, veuvage
comme éviscération.
Absurdité d'un monde infanticide
à grandes échelles.
Surdité d'un autre monde
à l'amnésie galopante.
Poésie galopante. Cancer galopant.
Tremblement. Remords. Dévoration.
Ventre vide de l'enfant à n'être.
Duplicité du dédoublement.
Double vie.
Déperdition de soi, perte de l'autre.
Folie créatrice.
Monde par définition indéfinissable.
Mémoire d'oubli.
Rencontre. Rencontre avec soi.
Rencontre du sens.
Rendez-vous. Remémoration.
Réintégration. Renouveau.
Ressouvenance.*

*Tu es bien là, près du puits,
je tends mes lèvres vers ta bouche,
mais tu refuses que j'y boive,
bien que je meure déjà
de te boire des yeux.*

*Sortir de son cercueil
comme un vigile.
Aimer ou mourir.*

Armel Louis

Découvrez le nouveau site !
<http://lalucarnedesecrivains.wordpress.com>

Les hommes sont devenus fous

ISABELLE MACOR-FILARSKA

Les hommes sont devenus fous, ils tuent leurs enfants. Au nom de Dieu, au nom du Bien, au nom du pétrole... au nom de rien. Ils tuent... leurs enfants par désœuvrement. Enfants de Beslan, enfants d'Irak, enfants de Palestine, de Tchétchénie, enfants d'Afrique, enfants du monde entier qui brotent un bouquet de fleurs pour tromper la faim. Vous ouvrez de grands yeux incrédules... une avalanche de feu vous engloutit, ce sont les anges noirs qui vous exterminent parce que vous êtes la vie même dans l'innocence de vivre. Ils transforment la terre en enfer, car ils haïssent tout ce qui vit. La face de la terre noircit de honte, tous les printemps ont déserté nos chemins ; ils sont effacés, les sourires des enfants. Les enfants ne sont plus des enfants, ils lancent des pierres contre des tanks, ils ceignent des ceintures d'explosifs puis se font sauter dans un supermarché pour venger la honte de leurs pères. Les soldats reprennent leurs armes et vont tuer d'autres pères et

d'autres enfants qui veulent protéger leurs pères. Les enfants meurent dans les écoles, les balles traversent les murs des maisons, les femmes se lamentent puis font d'autres enfants... pour qu'on les tue. Les enfants descendent dans la mine et attrapent des visages de vieux, ils tissent des tapis de leurs petits doigts que des touristes venus de pays démocratiques achèteront dix fois moins cher que leur prix, heureux de faire une bonne affaire. Les grands yeux des enfants se creusent. Les femmes font des enfants parce qu'elles aiment la vie, parce qu'elles aiment des hommes... parce que c'est comme ça... elles font des enfants pour qu'ils deviennent des hommes, et les hommes tueront d'autres hommes, d'autres enfants. Et ainsi de suite. La vie suit son cours. Vertigineux, vers l'abîme.





« Poupaga »,
Terre-cuite de
Nathalie-Noëlle
Rimlinger,
2005, collection
particulière.

Un papillon rare

PAR MARC ALBERT-LEVIN

Nathalie-Noëlle Rimlinger

Une page de la Gazette c'est peu, pour tenter d'épingler ce papillon rare qu'est le talent protéiforme de Nathalie-Noëlle Rimlinger. Elle écrit depuis très jeune des poèmes, des romans, elle sculpte, elle peint et toujours en écoutant ses voix intérieures, avec une belle indifférence aux modes. En même temps, son ouverture et sa solidarité avec le talent des autres ont fait d'elle un éditeur indépendant.

Marc Albert-Levin. Par quoi est-ce que cela a commencé ?

Nathalie-Noëlle Rimlinger. Très jeune par l'écriture, mais aussi le dessin et la peinture. La sculpture, elle, s'est invitée toute seule. J'ai eu d'abord un coup de foudre pour une sculpture que j'avais vue dans une galerie à Montparnasse. Une femme allongée, très douce. J'en étais si amoureuse que j'avais décidé de la voler. J'aurais une grande cape de femme enceinte et je la cacherais dessous. Mais la veille du jour prévu, j'ai fait un rêve étrange. Je traversais une exposition de sculptures que j'avais toutes faites moi-même. J'étais devenue sculpteur ! Ensuite, je n'ai fait qu'obéir à mon rêve. Plus tard, au cours d'une exposition, ce sont 24 sculptures à moi qui ont été volées !

M.A.-L. Et l'édition ?

N.-N.R. J'ai grandi dans une famille d'éditeurs. La machine à écrire était un objet important dans la maison. Toutes les étapes de la production d'un livre m'étaient familières. Une de mes aventures dans l'édition a été pour moi une leçon. L'acteur Michael Lonsdale dans *India Song*, une pièce de Marguerite Duras, poussait un cri si déchirant que j'avais voulu faire un livre d'entretiens avec lui. Je suis

allée le proposer à un des éditeurs de la Place Saint-Sulpice à Paris. Après m'avoir demandé si j'étais l'une des proches de Lonsdale, il s'est dit peu intéressé par mon projet. Mais j'ai appris que le soir même, il l'avait contacté pour lui demander s'il voulait faire un livre d'entretiens avec quelqu'un d'autre. Je l'ai pris de vitesse et j'ai publié moi-même *Un cri dans les images*, aux éditions du Champin. Auparavant, en 2002, j'avais publié chez Cadex *L'Impossible Manque*. Le manuscrit s'en était perdu à la poste. J'ai dû le réécrire en trois semaines en luttant contre l'impossibilité de retrouver ce que j'avais perdu.

M.A.-L. Ton exposition à La Lucarne témoigne de ton amour des formes douces et féminines. Et d'une grande affinité avec l'art d'Extrême-Orient, que souligne encore l'usage des kakémonos, ces peintures sans châssis, entre deux baguettes, courantes dans la peinture japonaise.

N.-N.R. Les kakémonos sont faciles à transporter. Et j'éprouve une véritable fascination pour la Chine. J'ai appris le chinois.

M.A.-L. Tu viens de publier aussi un livre étonnant *Henri Fabre et le combat anarchiste des Hommes du Jour*, une revue que Fabre avait fondée et qui parut de 1908 à 1919.

N.-N.R. Henri Fabre était mon grand-oncle.

M.A.-L. Ses textes ont conservé une grande actualité, ainsi que ceux d'Élie Faure, de Charles-Louis Philippe, de Jehan Rictus, de Maurice Rollinat, d'Émile Verhaeren et de Léon Werth, et d'autres que tu nous fais découvrir. Et quel plaisir que de lire des gens comme le prince anarchiste Kropotkine ! J'ai vu aussi avec surprise que tu invitais cet été à un colloque où il serait question de liens entre Anarchisme et Spiritisme.

N.-N.R. Ce n'est pas si surprenant. En lisant la transcription des réponses que les tables tournantes donnaient aux questions posées par Victor Hugo et son entourage pendant plus de deux ans à Guernesey, je me suis toujours demandée pourquoi Hugo n'était pas devenu anarchiste. Et les phénomènes paranormaux ont toujours été sévèrement réprimés, parce qu'ils obéissent à une autre logique que celle de l'ordre établi.

M.A.-L. Un médecin, désireux, de trouver une explication rationnelle à tout, a crédité Victor Hugo d'une maladie mentale inédite : « la paraphrénie fantastique ». Si elle était contagieuse, notre littérature et notre société se porteraient peut-être beaucoup mieux !

SOMMAIRE

• page 1 •

Édito, A. Louis.

et

Les hommes sont devenus fous,

I. Macor-Filarska.

• page 2 •

*Un papillon rare,**Nathalie-Noëlle Rimlinger,*

Interview de M. Albert-Levin.

• page 3 •

Parkinson,

M. Bérard.

• page 4-5 •

reine sprache,

J.-L. Lavrille.

et

Extraits d'un dictionnaire

d'humour inédit,

M. Monnereau.

• page 6 •

Une ombre,

I. Macor-Filarska.

et

Portrait d'Isabelle

Macor-Filarska.

• page 7 •

Les soirées de La Lucarne.

• page 8 •

Le temps perdu,

S. Héroul

• page 9 •

Emmanuel,

Annabelle.

• page 10 •

Par elle,

S. Mostrel.

et

Poésies d'I. Macor-Filarska.

et M.-C. Calmus

• page 11 •

Dédoublement,

C. Rimet.

• page 12 •

Poésies,

E. Lipska.

*parkinson**tu ne peux pas se savoir cece
cegue c'est de devenu nu**démunu démolu ceça la belle
femme d'à faire d'affaires elle
yli l'y croyait mais les mots-
lesmots dits maudits mots
lui s'échappent met la main mais
la main mais la main n'écrit**PAS griffe glisse lui s'échappe
n'est pas folle mais
son corps n'est plus d'elle plus**d'ailes c'était bon mais la vie
la vie mais vois-tu je ne suis plus
qu'un rien mal mal-**mal à toutbonne bonne à
rien de rien plus de rien plus rien-
rien que ça de moi que ça.**Bérard*

reine sprache

JEAN-LUC LAVRILLE



sylogismes et anaphores mobilisés tout le style figure en bon ordre
de marche en avant route l'injonction droit dans ses bottes faire
bonne figure au style ne serez alors hostile aux figures du style en
figure cet

enfant opposant un grognement grinçant puis silence il prend la douche vaincu
souvenir ce coup de dés avec toi jusqu'à la dernière violette
du sens juste son impression comme pyrrhocore l'est au gendarme
Phèdre en divers journaux du soir tous fils d'ariane
une thèse ce doigt qu'on ne voit jamais écrire happé par un monstre
hypocrite sur une page en bord de mer
minoré indexé majeur et annulé préférant l'anneau à la sœur
taureau à la mort donc la mort c'est pas simple
objectif langue on a marché sur la langue
rayonnement fossile fauchage de pixels
ce que jamais n'osa la nausée
le petit silence des familles allemandes
dans l'humain l'humus boue faite go homme golem en travers d'ombres
collées aux semelles comme vie est retour
ce hasard qui voyage incognito sous fausse identité divine
voix
sons
impénétrées comme faire comme enfer les nôtres avant les autres

du mal à me sortir d'ulyse le matin les racines du rêve c'est
compliqué y a les radicales carroussel des sens comme pompon à la
volée à l'arrachée
sidérant la place qu'on a sur le manège
du répondant payant son écho aux écorces écorchant la langue double en
bouche quel cochon
après tu l'as dans le d'os rectum versum ces vers las si métriques
demi tour label la bête qu'a écho chaos l'alternance phonétique
l'apparence colorielle voyelle il va mourir sauf complications comme
quoi c'est réversible une proposition
position du tireur couché confidence qu'on fit danse confite dans du
vide mitraille sans qu'on fiance aux mots sucrés comme on dit combien
de secrets dans ton café
s'allie le sucré au marc juste gros mots gros plan sur grumeaux
jumeaux hostiles au style pressant ces jus de mots gros grains qui
fondent tache tuile qu'on rendra jamais bilingue

(...)



ce saut s'honore

décade dans la nasse aux iambes de bois
 guerre de trochées vents anapestés
 rendus à césure ce qui est cerise
 sur ghetto social

dans les bras d'orfèvre la matière
 y pressant l'allure citron
 l'occis gère la vie gêne facile la vie qui fit celle
 qui n'aria n'a rien
 du dire que son nadir
 assis pieds sous terre
 strates tues en glaise
 un pic maillon
 un dicton indique-t-on
 sa trope secrète
 l'instable l'indécis physique de l'idée
 rescapés de la censure reflux de l'obscur
 humus du bégaiement
 l'humour clarté
 mais si s'énonçant clairement le son ronronne et claironne tout armé
 car public acquis public kaki
 académique pays des oreillons esclaves



bée égaillant trop boggant pour glisser dans le tuyau
 pour s'être abandonnée copulation permanente
 et découplée lectorant désir se liant d'écrire se lisant d'écrire
 voluptueusement
 évolué volutes envoûtées
 évaluant ses envolées vulves et valves
 désinvoltés jusqu'à
 l'épuisant épousé de la phrase
 qui tire sa référence
 alors je tombe et des soies d'un textile issu du néant
 l'œtissu de fils maudits des Parques elles mêmes
 &
 Reine de rien



.....

MICHEL MONNEREAU

AAA : cri de jouissance économique, que l'on peut entendre près des Bourses.

ADJECTIF : soutien de substantif.
 L'adjectif est la ceinture et les bretelles du nom.

AGENCE MATRIMONIALE : organisateur de rencontres au sommier.

AMANT : intérimaire sexuel.

Extraits du
Petit Monnerneau
 non illustré,
 un dictionnaire
 d'humour inédit,
 Michel Monnerneau.

Une ombre

ISABELLE MACOR-FILARSKA

Une ombre descend sur les toits de la ville, pose un voile sombre sur les maisons du quartier populaire, enveloppe les choses et les êtres dans une torpeur bienfaisante, une tristesse hivernale confortable. Propice à l'attente. Qui sait? Est-ce qu'il sait ce qu'il attend, l'homme gémissant dans son lit, rigide, les mains froides? Pourquoi prend-il la posture d'un mort? N'a-t-il pas d'autre choix? Est-ce la mort qu'il attend? Qu'est-ce cette

mise en scène qu'il donne à voir aux autres et qu'il se joue à lui-même? Il attend d'en sortir. De ce mauvais pas. Il attend de s'éveiller, lui qui demande à être bercé, il attend la secousse qui le remettra debout.

Pour l'heure, la première étoile s'allume dans le ciel d'hiver. Elle est là pour ceux qui savent la voir.

Comment Alberto est sorti de sa prostration, comment il a compris que son désir pour la

femme en noir était un désir de mort, je ne sais pas. Mais un jour, l'ombre qui s'était appesantie sur sa vie s'est retirée. Je le croisai lors de l'un de ses concerts en Province, il avait rajeuni, il était calme. Il me serra dans ses bras affectueusement. Il travaillait beaucoup, il composait notamment et il s'était mis à chanter, un ancien rêve se réalisait. Pour le reste il attendait, il était disponible, libre à nouveau. Il vivrait sur le mode de l'attente et du souvenir.

PORTRAIT

Isabelle Macor-Filarska



Diplômée d'un doctorat en littérature comparée, elle a suivi des études de littérature anglo-américaine et de lettres modernes et linguistique, à l'université de Nanterre Paris-X. Sa thèse, intitulée Poésie polonaise et poésie française d'après-guerre : deux concepts de la réalité, autour d'une figure centrale, Czesław Miłosz, est parue aux Presses de l'Université de Lille III. Ses nombreux séjours à l'étranger sont venus enrichir son parcours.

Mais encore...

Elle est professeure à l'École internationale de l'Alliance Française de Paris où elle a créé un atelier de littérature-écriture.

Elle anime également des séminaires de traduction, donne des conférences et des récitals de poésie, accompagnée de musiciens. Elle est aussi traductrice de poésie polonaise contemporaine et de théâtre. Ses travaux et publications portent essentiellement sur les poésies française et polonaise contemporaines. En tant que telle, elle a publié de nombreux ouvrages et articles en français. Et elle est aussi auteur de nouvelles, récits, poésies inédits.

Ses dernières traductions

- Un recueil de poèmes d'Urszula Koziół, *Suppliques*, paru aux éd. Grèges, traduit avec Agata Kozak, octobre 2012 (sur la liste des finalistes du prix de traduction poétique Nelly Sachs).
- Un recueil de poèmes d'Ewa Lipska, *L'Orange de Newton*, traduit avec Irena Gudaniec-Barbier, La Maison de la poésie d'Amay, coll. L'Arbre à paroles, Belgique, janvier 2013.

Soirées de la Lucarne

● Samedi 13 avril 2013 à 19 h 30

Soirée performance autour de Marilyn Monroe « L'utopique populaire de Marilyn Monroe »

Signature au rouge à lèvres du livre *MMM moi Marilyn Monroe*, de Bagheera Poulin, éd. Les cahiers de l'Égaré.

Lecture/performance/interview avec Bagheera Poulin et Laurent Schuh.

Vernissage en musique : Dom Garcia (photographe), Didouch (illustratrice), Artiste Ouvrier (street-Art)

21 h : Projection-performance extrait du Film *69 minutes* avec Marilyn, réalisé par Bagheera Poulin et Laurent Petitgand.

● Jeudi 18 avril 2013 à 19 h 30

Soirée théâtrale

Avec les éditions de l'Amandier, en compagnie de Jean-Pierre Thiercelin pour *Puzzle Mémoire* et Élie Pressmann pour *Un Petit garçon*.

● Vendredi 19 avril à 19 h 30

Soirée Verso

Soirée organisée en présence de l'animateur de la revue *Verso*, Alain Wexler, de Murièle Camac, Valérie Canat de Chizy, Xavier Lapeyroux et François Teyssandier.

● Mercredi 24 avril à 18 h

Vernissage de l'exposition « L'interlocuteur »

Des estampes, dessins, volumes et suspensions en fil de fer et papiers de Mary-Ann Beall dialoguent avec les poèmes et textes d'Ossip Mandelstam, décédé en 1938. Mary-Ann Beall est plasticienne et présente une partie du travail en cours pour son exposition prévue à Moscou, fin 2013.

À partir de 19 h : cette soirée donnera lieu à une rencontre exceptionnelle entre la poésie d'Ossip Mandelstam et celle de Jean-Luc Lavrille, sur une improvisation musicale du Grandola jazz Collective.

Exposition du mardi 23 avril au samedi 4 mai.

● Jeudi 25 avril 2013 à 19 h 30

« Pourquoi l'antisémitisme ? »

Rencontre-débat suivie de chants yiddish portée par Claude Berger, auteur du livre *Pourquoi l'antisémitisme ?* (éd. de Paris, Max Chaleil) et sur le thème complémentaire « 1942, Comment l'antisémitisme ? », évoqué par Alain Vincenot, auteur de *Les larmes de la rue des rosiers* (éd. des Syrtes) et de *Vel d'Hiv* (éd. de l'archipel).

● Vendredi 26 avril 2013 à 19 h 30

Soirée art et philo : la pensée plastémique

Conférence et débat avec Davide Napoli pour son ouvrage *La Pensée Plastémique*, paru aux éditions Transignum, et de Yann Toma, auteur de la préface. « La Pensée Plastémique est une pratique de transe-exploration de la parole, pratique de transpiration du mental, pensée comme pratique fantasmatique. »

● Vendredi 3 mai à 19 h 30

Soirée contes africains

Avec Mariam Koné, auteur du recueil de contes du Burkina-Faso en pays San, *Landolo et le grand caïlcédrat*, paru chez l'Harmattan.

● Samedi 4 mai à 19 h 30

Soirée Histoire

Conférence « Les Communards déportés en Nouvelle-Calédonie » de Marinette Delanné, auteur de *Nouvelle-Calédonie le baigne oublié* (éditions de l'Amandier).

Certes les événements parisiens liés à la Commune sont étudiés (rapidement) dans les écoles françaises, mais que savons-nous ensuite de la déportation de milliers de Communards en Nouvelle-Calédonie ? Qui sait que notre charismatique Louise Michel fut exilée pendant huit ans au baigne calédonien ? Dans quelles conditions ? Et tous les communards étaient-ils logés à la même enseigne ? Il m'est apparu que la seule solution était d'aller voir sur place, pour essayer de mieux comprendre le vécu de nos malheureux exilés de la Commune.

● Vendredi 10 mai à 19 h 30

Les socialistes français d'hier et d'aujourd'hui :

De Jean-Jaurès à Georges-Guy Lamotte avec Pierre Clavilier pour *Jean Jaurès : L'Éveilleur des consciences* (éditions du Jasmin) et Fernand Bloch-Ladurie pour *Georges-Guy Lamotte, le dernier des socialistes*, paru aux éditions Aux Forges de Vulcain)

● Samedi 11 mai à 19 h 30

Soirée littéraire : Les dédaignés et les réprouvés

Portraits d'écrivains récalcitrants avec Éric Dussert pour son livre *Une Forêt cachée*, qui trace 156 portraits d'écrivains oubliés, et Claude Brabant, animatrice de la revue *Empreintes*.

Le temps perdu SYLVIE HÉROUT



L'été dernier, dans l'élan de mes tris et rangement rituels, j'ai extirpé du bas d'un placard trois grands sacs échoués là depuis cinq ans que ma mère est morte. Trois sacs remplis de photos et d'albums que je n'avais pas touchés jusque-là, dans l'attente du week-end que mes sœurs et moi nous nous étions promis de réserver, bientôt, plus tard, afin de les regarder et les partager, projet toujours remis par tacite reconduction.

Cette fois j'ai tiré les sacs scellés par des toiles d'araignée de sous les étagères et j'en ai étalé le contenu à la lumière d'août. Longue traque de visages familiers et inconnus, de lieux identifiables ou non, maisons retrouvées, jardins oubliés... traces d'un passé plus vaste que moi. J'ai feuilleté les albums, scruté les photos en vrac, opéré des regroupements... une façon d'absoudre la violation perpétrée.

Sur une photo de classe de 1938-1939, prise dans la cour du lycée du Parc impérial à Nice, j'ai reconnu ma mère. Elle avait 15 ans. Je la savais compagne de classe et amie à cette époque de Madeleine, sœur aînée de Simone Veil. Était-ce cette année-là? J'ai scruté chaque visage et vite identifié Madeleine sans la connaître :

même front dégagé, mêmes pommettes, même regard que sa sœur... Ma mère, Madeleine et trois autres jeunes filles souriaient aussi sur une petite photo, dentelée et grise. Photo d'amateur celle-là. Au dos, la signature des cinq amies.

Il y a quatre ans, j'avais écrit à Simone Veil lors de la parution de sa biographie *Une vie*, publiée quelques mois après la mort de ma mère. J'évoquais dans cette lettre le quartier du Parc impérial, ma mère, son amitié avec Madeleine, et la joie qu'elle aurait eue à lire cette biographie... Je lui demandais si elle en avait quelques souvenirs. J'avais reçu en réponse une lettre personnelle et touchante où Simone Veil évoquait son enfance heureuse à Nice et la mort tragique de sa sœur dans un accident de voiture, peu d'années après la guerre.

Alors cet été, excitée par ma trouvaille, je me suis promis de lui écrire de nouveau pour partager la découverte. J'imaginai son émotion devant ces traces anciennes de sa sœur disparue, l'image comme l'écriture. D'autant, pensais-je, que de semblables documents n'avaient pas dû survivre à la traversée de la guerre pour elle et sa famille.

À la rentrée, ce qui fut dit fut fait, lettre envoyée. Trois jours plus tard le téléphone a sonné. Une voix féminine et tonique

— Le secrétariat de madame Veil, a assuré d'emblée : oui, oui, ça nous intéresse. J'ai ri : je m'en doutais ! La voix a fléchi, soudain précautionneuse : — Seulement je dois vous dire... madame Veil a

beaucoup changé. Elle n'est plus du tout celle qu'elle était il y a quatre ans. Vous ne pourrez pas la rencontrer, elle ne comprendrait pas... Moi j'ai compris à demi-mot. Une crispation à l'estomac, un silence... juste une question : — Mais si vous, vous lui montrez les photos, pensez-vous qu'elle reconnaîtra sa sœur ? La voix, redevenue ferme, a affirmé que non, hélas. Puis elle a repris où elle avait commencé : — Je vous le redis, nous sommes très intéressées. Je collecte toutes sortes de documents pour les archives de la famille. J'ai dit : — Bien sûr, je viendrai, mais le cœur n'y était plus tout à fait.

Quelques jours plus tard, je me suis rendue au rendez-vous fixé, rue de Rome. La femme-du-téléphone m'a reçue fort gentiment. Elle a pris le temps de m'écouter, de me parler, de me montrer d'autres lettres récemment reçues. Nous avons évoqué d'autres noms.

— Je n'arrive pas à croire ce que vous me dites, il me semble l'avoir vue à la télévision il y a peu. Elle avait l'air bien.

— Des images d'archives. Il y a longtemps qu'elle n'y paraît plus en direct.

Elle m'a tendu une photo récente de Simone Veil avec son mari. Oui, c'est bien elle, le front, les pommettes, le chignon... pourtant non, ce n'est pas elle ce regard flou, vide, égaré...

— Si seulement j'avais inventorié nos photos plus tôt, ai-je encore dit, désolée.

En me raccompagnant la femme-du-téléphone a promis : — Je lui montrerai les photos. Et, compatissante, Je suis sûre que ça lui fera plaisir.

J'ai dit Merci, reconnaissante mais pas dupe.

Emmanuel

ANNABELLE

Mon corps s'est ouvert, le sang en jaillit, je porte la mort en moi, je suis ton cercueil et maintenant je m'ouvre pour que tu voies le monde que tu ne verras jamais – les bruits que tu n'entendras pas...

J'ai presque un moment euphorique, une fraction de seconde, ça y est tu es là ! Mais je me souviens, tu es mort. Moi aussi. Tu m'as quitté, je suis ton cercueil. Je me suis quittée, ce drap plein de sang et ce ventre vide à présent comme moi. Les seins lourds. — Prenez ce médicament ça calmera les montées de lait. Tout est inutile, je suis inutile, les mamelles pleines, le ventre distendu, vide, les yeux rivés sur rien, sur le néant de ma vie, sur le vide qui m'engloutit. Je voudrais mourir. hélas, je suis en vie, je ne suis pas morte, la vie que je sentais partir n'était pas la mienne – ce frisson de la fin c'était le tien.

J'étais mère, et puis plus rien – même plus ce que j'étais avant, je me suis perdue sur ce chemin de la naissance jusqu'à ne plus être. Peut-on re (n) être ?

Tu n'as pas crié – tu étais mort. J'étais endormie quand tu as été expulsé, comme ils disent. — Vous voulez être endormie, pour l'expulsion ? — Je ne sais pas », avais-je répondu. Quinze heures de contractions, quinze heures d'attente, de frissons, de tremblements, de fièvre, quinze heures où j'attendais les complications pour ne pas vivre ce moment, pour ne plus vivre, pour ne plus souffrir.

J'étais là sur cette table, perfusée, pour au moins « ne rien sentir, ne pas souffrir », je sentais mon col se dilater, perdre les eaux, je sentais que tu m'avais quitté, que tu n'étais plus là, je devais me séparer de toi, tu devais partir de mon corps, je voulais te garder, mourir avec toi, ne pas survivre. C'est trop moche, trop douloureux. J'avais l'impression d'être une machine à vèler.

Il t'avait tué, c'était trop tard. — Non Madame, nous l'avons endormi.

Bande de bâtards, pourquoi !!! Il ne se réveillera jamais. Vous l'avez tué !!

Il n'y avait plus d'espoir, il faut que la maman vive ! Bâtards, je ne vis plus. Vous m'avez laissé accoucher comme une chienne, vous ne m'avez pas cru, quand je vous disais qu'il y avait quelque chose de pas normal. Et maintenant, vous l'avez endormi avec une seringue remplie d'un produit mortel injecté dans le cordon ombilical. Tu m'as quitté, le froid a envahi mon corps, les larmes coulaient en silence, je les retenais, je ne voulais pas pleurer devant eux.

Je me suis sentie mère, exactement au moment où tu m'as quitté, j'étais ton cercueil, ta première et dernière demeure. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Pourquoi je vis ?

Mon corps saigne – voilà des jours que je me vide de toi, de moi, je suis molle, moche, je ne veux pas de corps flasque et vide à présent.

— Il faut le temps que les organes reprennent leur place.

Je suis vide de toi, je ne veux plus me regarder dans un miroir, je ne vois que ce ventre vide de toi, ta présence y est encore inscrite, j'en ai les



SHARON DRUMMOND / CREATIVE COMMONS

traces, les courbes et ce léger trait plus foncé qui part du pubis au-dessous du nombril, j'en étais fière. Malgré mes rondeurs, je suis comme un squelette tenant une faux, mon visage est allongé, mes traits tirés, mes yeux morts, comme toi, comme moi.

Laissez-moi, oubliez-moi, je suis inutile. Non, aidez-moi, le temps s'est arrêté, je suis rentrée chez moi, tu es là, je regarde par la fenêtre de la terrasse et là, je vois un chat. À qui est-il, c'est toi, mon bébé ? Tu es revenu ? Je divague c'est le chat de ma nouvelle voisine, fraîchement installée pendant mon séjour à l'hôpital.

Tu étais un garçon, le premier. Emmanuel, le prénom de mon père, tu étais la continuité, la joie après le deuil. Tu étais la vie. Tu es la mort et je suis ton cercueil.



Par elle

SARAH MOSTREL

J'écis et parfois je me retourne. Sur le passé, sur les feuilles rougies par l'automne, sur l'été inondé de poésie, sur le printemps des poètes dits parus. J'écris et je glisse un œil à la Lucarne.

Personne ! Ou plutôt si ! Dans la grande librairie, des livres ici et là, dans des bibliothèques, sur des étagères, aux murs, sur les tables...

Tout est possible à la Lucarne, déclamer, lire, jouer de la musique, chanter, exposer. En plus d'entraîner le client vers des univers aussi divers que variés, le maître des lieux accueille des artistes de tous horizons, hors du temps, hors-champ...

J'écris et je glisse un regard. Par la Lucarne, je vois défiler des pages encore inédites. Rares sont les lieux qui ont encore un rayon poésie ! Et il y en a pour tous, pour les enfants, pour les solitaires, pour les amoureux, pour les nostalgiques... Et l'on est libre de fureter, de feuilleter, d'effeuiller

pages et contrées. Armel nous parle de son dernier coup de cœur, du livre à acheter, de celui à surtout ne pas acquérir. On est là, enfin, hors de la dynamique commerciale infernale.

La Lucarne, j'y suis venue plusieurs fois présenter mes ouvrages. Avec joie et envie. L'on y est toujours bien accueilli. On y parle danse, théâtre, voyage. Et aux troubadours de pousser la chansonnette, aux aèdes de déclamer leurs vers, aux enfants de s'égayer dans leur espace dédié. Peintures, photos, expo en cours, ici, tout porte à la culture. De l'art de dénicher un ouvrage introuvable ou de tergiverser sur le dernier best-seller (best, c'est l'air ?), de discourir et de se réjouir autour d'un atelier d'écriture, au nom de l'amour de l'écrit.

La Gazette, on la trouve presque par hasard, près de la caisse de la boutique. Elle nous ramène au bon vieux temps du crieur de journaux, porteur de bonnes nouvelles, assurément !

C'est par son biais que je vous écris.

Pour qu'à la Lucarne, vous jetiez un œil, au nom de l'amour des livres.

POÉSIE

UTOPIE 2013

MARIE-CLAIRE CALMUS

ISABELLE MACOR-FILARSKA

Tu me manques. Au lever, il fait nuit.
J'allume la bougie pour prendre mon thé et attendre la venue du jour. Peu à peu le ciel pâlit légèrement, le noir est moins noir, des bancs de pourpre apparaissent à l'Est avec de l'or, mais tout cela un peu blafard et cela s'étend à l'infini. J'éprouve une extase silencieuse à contempler ce ciel, cette étendue d'or pâle, ce Rien, ce vide infini d'indifférence. Pas un mouvement dans ce ciel. Infini de ma nostalgie, de ma douleur, de mon amour.



Ça y est, c'est le printemps

l'ascenseur frémit

du retour de l'amant

si lent

l'infirme jette dans l'âtre brûlant

son fauteuil roulant

l'ex-exclu ouvre sa fenêtre en grand

les premiers oiseaux chantent

le dernier des mendiants

bée à la lumière

assis comme à la plage

un chiot noir et blanc

s'endort sur ses jambes

son bras vacille

au sortir du tunnel

en une quête vague

d'amour plus que d'argent.



Dédoublement

CAROLINE RIMET

Parfois, sans aucune préméditation de ma part, mon esprit s'échappe plantant là l'enveloppe charnelle qui est censée le contenir. C'est une expérience très étrange que de se survoler soi-même, mais cela peut entraîner des conséquences fâcheuses si d'aventure les événements n'ont plus de prise sur vous ou vice versa.

La première fois que cela m'est arrivé, c'est au cours d'une soirée pas spécialement arrosée où je discutais sérieusement avec plusieurs personnes de la difficulté d'exister pleinement sur le plan matériel en tant qu'artiste. Vivre ou ne pas vivre de son art, faire des concessions pour ne pas être broyé ou au contraire refuser d'en faire au risque de mourir de faim. Un sujet maintes fois traité qui a le mérite de ne pas mettre en danger ceux qui exercent une profession ordinaire et souvent ennuyeuse avec en contrepartie l'assurance de toucher un revenu régulier.

D'un seul coup, d'un seul, je me suis retrouvée extérieure à moi-même et me suis regardée en train de soutenir une conversation animée comme une comédienne qui récite son texte parce qu'il le faut bien, même si celui-ci lui paraît totalement dénué de sens. Je me suis alors demandée pourquoi mes interlocuteurs m'écoutaient attentivement sans manifester le moindre signe de malaise ou d'impatience. J'ai réalisé que leur attitude faisait tout simplement partie des nombreuses conventions qu'impose la vie en société. Après tout, en effet, quel intérêt pouvait présenter mes propos convenus qu'ils avaient de toute façon anticipés ?

J'ai observé ma marionnette comme lorsqu'on se regarde furtivement dans un miroir et que l'on n'y aperçoit qu'un pâle reflet. Comment cette personne pouvait-elle être moi ? N'avait-elle pas compris à quel point il est présomptueux de vouloir à tout prix affirmer sa présence au monde autrement qu'en agissant ? Les paroles sont comme ces pétales de fleurs printanières qui s'envolent à la moindre brise et ne laissent aucune trace derrière eux : à peine prononcées, elles n'ont plus d'existence.

Une brusque envie de rire m'a saisie et, sous les yeux écarquillés des personnes participant au débat, je me suis esclaffée après avoir prononcé des phrases graves. Ce comportement totalement incongru m'a valu des regards inquiets et désapprobateurs. Personne n'a compris que j'avais réintégré mon corps un peu vite et que la rencontre brutale des deux « moi » avait constitué un choc trop rude.

C'est bien après cet incident que j'ai lu par hasard un essai de Nancy Huston intitulé *Reflets dans un œil d'homme*. Sur la quatrième de couverture, on peut lire : « Nous incarnons bien moins que nous le pensons, dans notre arrogance naturelle et candide, la femme libre ou libérée. Nous montrons du doigt les femmes qui se couvrent les cheveux ; nous, on préfère se bander les yeux ».

J'ai ouvert le livre avec avidité et je l'ai lu quasiment d'une traite. Une phrase a particulièrement retenu mon attention si bien qu'elle se trouve irrémédiablement gravée dans mon esprit : « Oui, il arrive que votre double finisse par vous buter. »

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (*La Lucarne des Écrivains*),
27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

Je m'abonne pour un an à *La Gazette de la Lucarne*, soit 30 €.

Abonnement papier Abonnement Internet Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.



ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne

mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris

lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directeur de la publication

et coordination du numéro : Armel Louis

Maquettiste : Emmanuelle Sellal.

POÉSIE

EWA LIPSKA

Je dis à mon pays

Je dis à mon pays :
déménage
déracine-toi
Sois un étranger
l'espace d'un instant.
Puis reviens
et habite en toi-même.
Réfléchis à tout ça
encore une fois.
Attrape-toi
en vol.



L'histoire une fois de plus
oubliera de débrancher le fer
dit avec espoir le feu
en contemplant le bois.

De temps en temps

De temps en temps reviennent l'amour et
les nuits aveugles pendant lesquelles
nous n'avons plus que le toucher.
De temps en temps le même restaurant d'hôtel.
Une table couverte d'un drap. Un souffle échappé
de l'au-delà sur le visage du garçon.
De temps en temps quelqu'un fouille les poches
de notre mort. Dans une peur
qui hurle comme un oiseau aux urgences.
De temps en temps on voit quelqu'un qui
nous ressemble.

Dans le même restaurant d'hôtel.
Avec le même boulier
qui lui ôte la raison.
Avec le même amour
qui paie une contravention
pour avoir dépassé
les mêmes éclairs.



Curriculum vitae

Ouverture à l'enfance. En sifflant *Pierre et le loup*.
Puis la fuite. Encore une fois la fuite.
Et à nouveau la fuite.
L'amour sous l'épave de la lune.
Joies des cascades dans les Tatras.
L'église et la cuisine au rez-de-chaussée chez grand-mère.
Immorale arythmie familiale.
Puis la fuite. Encore une fois la fuite.
Et à nouveau la fuite.
Un castrat chante en harmonie avec les anges
dans la partie dramatique d'*Orphée*.
Ta chemise blanche est une carte postale
de ces cumulus-là.
Rythme plus lent du chemin.
Départ ? Retour ? Fuite ?
Près du lit les numéros de la police et des pompiers.
En cadeau une assurance-vie.
En cas de crise existentielle
une thérapie intensive.

L'amour

L'amour est clairvoyant.
Il nous prévoit toi moi et lui-même.
Il est du peuple élu
et parle une langue
à haute tension.
A la Bibliothèque Nationale
il renverse même
les livres restés lettres mortes.
Dans l'avalanche des chœurs
il découvre l'écho
de l'euphorie et de la mort.
Et quand il t'attrapera
tâche d'être à la maison.
Ou quelque chose dans le genre.
Le tout c'est de se rencontrer.



Poèmes traduits
par Isabelle
Macor-Filarska
et Irena
Gudaniec-Barbier.